



HAL
open science

Richesse, préférences et formes de vie: les promesses non tenues de l'économie

Claire Pignol

► **To cite this version:**

Claire Pignol. Richesse, préférences et formes de vie: les promesses non tenues de l'économie. A. Barata and J. M. Santos (eds.); Universidade da Beira Interior. Formas de Vida. Forms of Life. Formes de Vie., Praxis, pp.57-85, 2021, 978-989-654-786-8. hal-03823228

HAL Id: hal-03823228

<https://paris1.hal.science/hal-03823228>

Submitted on 20 Oct 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Richesse, préférences et formes de vie: les promesses non tenues de l'économie

Claire Pignol¹

Abstract

L'article questionne le rôle que les économistes attribuent au développement économique, c'est-à-dire au progrès de la productivité, du calcul rationnel et des échanges marchands. Il montre que les pensées classique, marxiste et néo-classique partagent le même désir de libérer les agents de l'économie grâce à l'accumulation de capital et au développement des échanges. L'envahissement des vies par l'économie vécue comme une contrainte est un paradoxe auquel deux explications peuvent être proposés : l'analyse de l'accumulation devenue fin plutôt que moyen chez les économistes classiques et Marx ; la transformation des préférences sans l'effet de la socialisation marchande pour les théoriciens des méta-préférence. Dans les deux cas, une frustration économique créée par l'économie asservit les agents en limitant leurs formes de vie. Les pensées économiques toutefois ne produisent pas de discours qui, tel celui de Rousseau, prononcerait un jugement sur l'évolution des formes de vie.

¹ Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, PHARE (Philosophie, Histoire et Analyse des Représentations Economiques), claire.pignol@univ-paris1.fr.

Introduction

On peut comprendre les maux économiques qui affectent nos sociétés comme relevant de causes extérieures à l'économie. L'avarice d'une nature qui ne fournit pas à chacun sa subsistance² ou les conflits armés qui entravent la production, spolient et affament les populations, en sont deux exemples. On peut à l'inverse supposer qu'ils proviennent de l'économie elle-même, comme si l'économie était l'origine des maux qu'elle s'emploie, par ailleurs, à soigner. Ce sont de telles causes qui affleurent, par exemple, dans le double constat suivant. D'une part, l'accroissement indéfini de nos activités de consommation et de production, les limites du marché toujours repoussées davantage, uniformisent nos vies qui sont de plus en plus envahies par l'économie. D'autre part, cet envahissement n'est pas ni une donnée naturelle ni un choix librement consenti : le développement économique des sociétés produit une contrainte à laquelle les agents n'ont d'autre possibilité que de s'adapter, et d'autre moyen de le faire qu'en accordant dans leurs vies une place toujours plus importante à l'économie. Loin de fournir aux agents les moyens de réaliser leurs fins, l'économie leur impose ses propres finalités. Les maux ici sont économiques non seulement parce qu'ils sont relatifs à la richesse, à la consommation, à la production et à l'échange, mais aussi parce qu'ils sont produits par le fonctionnement même de l'économie.

Les grandes pensées économiques peuvent-elle éclairer ce constat, en identifier les formes et en faire apparaître les causes ? Autrement dit, les représentations des sociétés contenues dans toute pensée économique font-elles apparaître la logique et l'origine de ces maux ? Deux lectures des pensées économiques seraient possibles. La première identifierait dans les textes des grands théoriciens de l'économie des éléments à charge contre la pensée économique, c'est-à-dire des preuves que l'envahissement des vies par la contrainte économique, avant d'être constaté dans les économies réelles, était, non pas théorisé mais postulé par des auteurs dominés par les catégories économiques. Une seconde lecture, à l'inverse, attendrait des théories économiques une compréhension des causes de ces maux. On défendra ici l'idée qu'aucune de ces deux lectures n'est satisfaisante. La première lecture serait trop simple car toutes les pensées économiques depuis le XVIIIe siècle visent à l'inverse à permettre aux agents, individuellement et collectivement, de s'émanciper de la contrainte économique. Les grands auteurs conçoivent l'économie non comme une finalité mais comme un moyen de réaliser au mieux des fins qui lui sont extérieures et la dominant. L'impossibilité parfois observée des économistes à concevoir que les maux de l'économie peuvent avoir pour cause le développement économique lui-même n'a pas pour origine les pensées économiques dont ils ont hérité mais, à l'inverse, la méconnaissance de ces pensées par une vulgarisation caricaturale qui en renverse la logique. Mais il faut aussi reconnaître que la seconde lecture n'est guère possible : ces mêmes pensées économiques sont en partie impuissantes

² Dans l'hypothèse, évidemment très discutable, selon laquelle cette nature avaricieuse n'a pas pour origine le développement économique lui-même.

à reconnaître et expliquer les maux suscités par le développement de l'économie. Autrement dit, si l'examen sérieux des théories économiques va à l'encontre de leur disqualification, ces mêmes théories semblent n'être d'aucun secours pour comprendre le problème ici posé. On propose donc ici une troisième lecture : les pensées économiques ne sont ni dominées par les catégories économiques, ni explicatives d'une réalité dominée par ces catégories, parce qu'elles sont même aveugles à certaines des caractéristiques essentielles des économies marchandes. Le développement économique, loin de donner, comme le voudraient les économistes, les moyens d'échapper à la contrainte économique, construit des murs toujours plus hauts pour maintenir nos vies dans la prison de l'économie. Nous bâtissons des murs en espérant qu'ils seront les moyens d'une évasion. Eclairer ce paradoxe exige un examen attentif des finalités et des moyens attribués à l'économie dans les pensées économiques les plus abouties. On étudie ici successivement les pensées classique et marxiste d'une part, néo-classique d'autre part, afin de mettre en lumière ce qu'elles disent – ou pas – de la confusion des moyens et des fins.

1 Rareté des ressources et finalité de l'économie dans les pensées classique et marxiste : les promesses de l'accumulation

Les pensées des économistes classiques et de Marx, en dépit de leurs différences, s'édifient sur une promesse commune : l'amélioration du sort de l'humanité par un processus continu d'accumulation qui accroît la productivité du travail. Cette promesse trouve son origine dans l'anthropologie qu'énonce Adam Smith et que reprend implicitement David Ricardo et, à sa suite, tous les économistes classiques. Karl Marx, même, quoiqu'il ne la reprenne pas à son compte, ne fonde pas sa critique de l'économie politique sur le rejet des promesses de l'accumulation. Après avoir explicité cette anthropologie, nous présenterons les différents usages possibles de l'accroissement de la productivité du travail

1.1 Anthropologie de l'économie classique

La place de l'économie dans la vie humaine résulte d'abord, pour Smith, de l'anthropologie sur laquelle repose l'histoire conjecturale qu'il expose dans les *Lectures on Jurisprudence* (1766)³. Cette histoire énonce que toute société humaine est passée ou passera inévitablement par les mêmes quatre stades successifs de développement, chacun étant défini par un mode spécifique de subsistance. Le premier stade, celui de la chasse et du ramassage, est suivi du pastoralisme, de l'agriculture et, finalement, du stade commercial qui correspond au mode de production industriel ou à l'économie capitaliste de marché.

Smith fonde cette histoire conjecturale sur une anthropologie qui fait l'hypothèse d'une pénurie première. La condition des humains dans le premier stade est précaire, marquée par une extrême indigence. L'humanité commence par une insuffisance des ressources nécessaires à la

³ Pour un exposé et une discussion de l'anthropologie smithienne, voir Marouby (2004, 2005).

survie et cette insuffisance première rend hautement désirable le développement économique ultérieur. Elle le rend aussi un peu mystérieux puisque ce développement repose sur la constitution, puis l'accroissement, d'un surplus dont on voit mal comment, dans la précarité initiale, les humains ont pu le dégager. On trouve trace de cette anthropologie dans l'introduction à la *Richesse des Nations*, à travers le contraste entre les sociétés que Smith appelle « sauvages » (1776 : 65), et les sociétés « civilisées ou en progrès » (66). Quoique les oisifs y soient beaucoup moins nombreux que dans les sociétés commerçantes, les nations sauvages – où seuls sont oisifs ceux qui sont dans l'impossibilité de travailler : enfants, vieillards ou infirmes – sont « dans un état de pauvreté suffisant pour les réduire souvent, ou du moins pour qu'elles se croient réduites, à la nécessité tantôt de détruire elles-mêmes leurs enfants, leurs vieillards et leurs malades, tantôt de les abandonner aux horreurs de la faim ou à la dent des bêtes féroces » (66). Par contraste, les nations « civilisées et en progrès », qui contiennent une proportion bien plus importante d'inactifs, pourvoient « tout le monde (...) avec abondance, et l'ouvrier jouit de richesses qu'aucun sauvage pourrait jamais se procurer » (66).

A l'origine des sociétés, avant même le développement de l'échange marchand, de la division du travail et de l'accumulation de capital permise par l'épargne, la vie est envahie par la contrainte économique, engloutie dans la recherche des moyens de la survie. Individuellement et collectivement, l'humanité se trouve dès l'origine plongée dans le mode fondamental du manque, ou de la rareté. Il faut remarquer avec Christian Marouby que « dans cette vision intrinsèquement pénurique de l'humanité au premier stade, l'homme n'est pas seulement doté de la capacité de perfectibilité que toute l'anthropologie des Lumières s'accorde pour lui reconnaître. Il est dans l'obligation absolue – sa survie en dépend – de faire usage de cette perfectibilité » (Marouby 2005 : 20), c'est-à-dire, pour reprendre l'expression de Smith, d'« améliorer sa condition » (1776, 429). Le désir d'améliorer sa condition, d'abord énoncé comme une nécessité, se répète dans les stades suivants où l'homme cessera de désirer jouir d'un plus grand nombre de biens. Le manque qui caractérise le premier stade fournit à la fois l'impulsion originelle du développement économique et son modèle fondamental des motivations humaines. Le désir de biens nouveaux exprime un manque semblable au manque des biens nécessaires à la survie dans le premier stade.

La *Richesse des Nations* annonce une bonne nouvelle : le développement économique repousse la contrainte économique. Accroître l'étendue du marché permet de diviser le travail. La division du travail, associée à l'accumulation de capital, accroît la puissance productive du travail, une même quantité de travail produisant davantage de biens. L'accroissement de la productivité met les agents à l'abri de l'inquiétude de la survie et repousse la contrainte économique en leur permettant de dégager un temps de vie qui ne soit pas voué exclusivement à la recherche de la subsistance.

L'accroissement de la productivité du travail peut donner lieu à trois usages, non exclusifs les uns des autres : la production de biens qui, au-delà de la survie, accroissent le bien-être ; la

constitution d'un stock de biens qui accroîtront la productivité du travail future, de sorte que la contrainte économique y sera davantage encore repoussée ; la réduction du temps passé à produire au profit d'un temps de loisir. Précisons les enjeux de chacun de ces trois usages.

1.2 Consommation et bien-être

Le premier usage consiste à produire des biens qui procurent du bien-être. C'est, pour les économistes classiques, la promesse, tenue, du développement économique : « L'ouvrier, même de la classe la plus basse et la plus pauvre, s'il est sobre et laborieux, peut jouir, en choses propres aux besoins et aux aisances de la vie, d'une part bien plus grande que celle qu'aucun sauvage pourrait jamais se procurer » (Smith 1776 : 66). En dépit de l'accroissement des inégalités, le développement économique bénéficie aux plus pauvres. C'est ce dont rend compte la théorie classique du salaire. Le salaire naturel, ou 'de subsistance', vers lequel tend le salaire de marché, permet l'achat d'un panier de biens de subsistance. Or les biens qui composent le panier de subsistance ne se réduisent pas aux biens nécessaires à la survie physiologique mais inclut tous les biens jugés nécessaires, dans une société historiquement et géographiquement située. Le panier de biens de subsistance varie et, c'est l'essentiel, tend à s'accroître à mesure que l'économie – la division du travail, l'accumulation du capital – se développe. Ricardo l'affirme clairement dans les *Principes de l'Economie Politique et de l'Impôt* : « Le prix annuel du travail, même évalué en nourritures et en biens nécessaires, n'est pas pour autant absolument fixe et constant. A l'intérieur d'un même pays ; il varie selon les époques, et d'un pays à l'autre, il diffère sensiblement. Ce prix dépend essentiellement des us et coutumes. Un travailleur anglais considérerait que son salaire est inférieur au taux naturel, et trop faible pour entretenir sa famille, s'il ne lui permettait pas d'acheter autre chose que des pommes de terres et de ne se loger que dans une cabane en torchis ; pourtant ces exigences naturelles modérées sont souvent jugées suffisantes dans des pays où 'la vie de l'homme est bon marché' et où les besoins sont facilement satisfaits. Dans une période plus reculée de notre histoire, on aurait considéré comme biens de luxe nombre de biens d'agrément appréciés aujourd'hui dans les chaumières anglaises » (1815 : 117-8).

Robert Torrens souligne également la variabilité du salaire évalué en biens, sans toutefois faire apparaître son accroissement avec le degré de développement économique : « Le gîte et les vêtements indispensables dans un pays peuvent s'avérer totalement superflus dans un autre ; et un travailleur hindoustan (sic) peut continuer à travailler avec la même vigueur même si, en guise de salaire naturel ; il n'a qu'un toit qui serait insuffisant pour maintenir en vie un travailleur russe. Même dans des pays qui connaissent le même climat, des modes de vie différents entraînent des variations du prix naturel du travail aussi considérables que les variations suscitées par des causes naturelles » (1815 : 63).

L'accroissement de la productivité du travail diminue la difficulté de production des biens et, pour une population donnée, accroît la quantité de biens disponibles à la consommation, satisfait des désirs déjà-là et améliore notre bien-être : « Bien des personnes consommeraient plus de vin, si elles avaient le moyen de s'en procurer. D'autres, ayant assez de vin pour leur consommation, voudraient augmenter la quantité de leurs meubles, ou en avoir de plus beaux. D'autres pourraient vouloir embellir leurs campagnes, ou donner plus de splendeur à leurs maisons. Le désir de ces jouissances est inné dans l'homme ; il ne faut qu'en avoir les moyens » (Ricardo 1815 : 305). Les moyens sont donnés par l'accroissement de la puissance productive du travail.

Smith est certes conscient que le désir d'améliorer notre condition provient de la vanité plus que du bien-être : « Quelle est la fin de l'avarice et de l'ambition, de la recherche de la richesse, du pouvoir et de la prééminence ? Est-ce pour répondre aux nécessités de la nature ? Le salaire du moindre travailleur peut y répondre. Nous observons qu'il lui procure la nourriture et le vêtement, le confort d'une maison et d'une famille. Si nous examinons son économie avec rigueur, nous trouverions qu'il dépense une grande partie de son salaire pour des commodités qui peuvent être considérées comme des superfluités et que, dans des occasions hors de l'ordinaire, il peut même en consacrer une partie à la vanité et à la distinction (...). D'où naît alors cette émulation qui court à travers les différents rangs de la société ? Et quels sont les avantages que nous nous proposons au moyen de ce grand dessein de la vie humaine que nous appelons amélioration de notre condition ? Être observés, être remarqués, être considérés avec sympathie, contentement et approbation sont tous les avantages que nous pouvons nous proposer d'en retirer. C'est la vanité, et non le bien-être ou le plaisir, qui nous intéresse » (Smith 1759 : 91-2).

Toutefois, comme Ricardo, Smith considère qu'une production et une consommation accrue de biens de consommation accroissent le bien-être. Que les désirs soient innés ou produits par le développement économique, qu'ils répondent à la vanité plus qu'au désir de bien-être, l'économiste a pour objectif de les satisfaire. Autrement dit, l'économie classique est sourde à ce que Rousseau, dans le *Discours sur l'origine de l'inégalité*, dit de la production de biens superflus dans la société naissante, production qui, en retour, produit des besoins nouveaux dont on souffre : « Dans ce nouvel état, avec une vie simple et solitaire, des besoins très bornés, et les instruments qu'ils avaient inventés pour y pourvoir, les hommes jouissant d'un fort grand loisir l'employèrent à se procurer plusieurs sortes de commodités inconnues à leurs pères; et ce fut là le premier joug qu'ils s'imposèrent sans y songer, et la première source de maux qu'ils préparèrent à leurs descendants; car outre qu'ils continuèrent ainsi à s'amollir le corps et l'esprit, ces commodités ayant par l'habitude perdu presque tout leur agrément, et étant en même temps dégénérées en de vrais besoins, la privation en devint beaucoup plus cruelle que la possession n'en était douce, et l'on était malheureux de les perdre, sans être heureux de les posséder » (Rousseau 1755 : 168).

Jamais l'économie classique ne partage la crainte qu'exprime Rousseau. L'accroissement des besoins ou des désirs, même due à l'accroissement des biens susceptibles de les satisfaire, n'est pas, pour les classiques, nuisible mais bénéfique à l'homme. L'opposition entre Rousseau et la pensée classique atteint son comble dans le fragment « économie et finance », dans lequel Rousseau exprime, plus qu'une méfiance, un refus de ce qui accroît la productivité du travail : « dans tout ce qui dépend de l'industrie humaine, on doit proscrire avec soin toute machine et toute invention qui peut abrégé le travail, épargner la main d'œuvre, et produire le même effet avec moins de peine » (1964 : 525).

Il faut souligner la singularité de cette position. Marx, quoiqu'il considère comme Rousseau que l'accroissement des biens accroît les besoins, n'en tire pas les mêmes conséquences : « Tout comme l'homme primitif, l'homme civilisé est forcé de se mesurer avec la nature pour satisfaire ses besoins, conserver et reproduire sa vie; cette contrainte existe pour l'homme dans toutes les formes de la société et tous les types de production. Avec son développement, cet empire de la nécessité naturelle s'élargit, parce que les besoins se multiplient; mais en même temps se développe le processus productif pour les satisfaire » (Marx 1893 : 1487). A l'opposé de Rousseau qui proscrie les moyens d'accroître la productivité du travail, Marx veut, comme les économistes classiques, satisfaire ces besoins en « dépensant le moins d'énergie possible dans les conditions les plus dignes, les plus conformes à leur nature humaine » (1488). L'origine des besoins n'importe pas : « La marchandise est d'abord un objet extérieur, une chose qui par ses propriétés satisfait des besoins humains de n'importe quelle espèce. Que ces besoins aient pour origine l'estomac ou la fantaisie, leur nature ne change rien à l'affaire » (Marx 1867 : 561-2)⁴.

1.3 L'accumulation d'un surplus

L'accroissement de production permis par l'accroissement de la productivité peut, alternativement, être destiné non à la consommation mais à l'accumulation d'un surplus, sous la forme d'un stock de biens – machines, matières premières ou bien-salaires – consommé productivement. Le surplus développe la division du travail et, en dernier ressort, contribue aux progrès futurs de la productivité. L'accumulation est la condition d'un accroissement ultérieur de la puissance productive du travail. Consommé productivement, le surplus diffère la jouissance que permet l'accroissement de la productivité. C'est cet usage que l'économie classique étudie et encourage, par l'éloge de l'épargne.

S'introduit là la possibilité d'une confusion entre les moyens et les fins : si l'économie a pour finalité d'accroître les richesses pour accroître le bien-être, l'épargne productive diffère sans fin la réalisation de cette finalité. On ne jouit jamais de la richesse dans l'idée dans jouer plus tard,

⁴ Pour une discussion des besoins chez Marx, voir Haber (2008).

toujours plus tard. C'est le paradoxe et le risque que court chaque capitaliste, et à sa suite la société tout entière.

Smith n'ignore ni cette confusion possible des moyens et des fins qui menace toute économie, ni même que cette confusion est portée à son comble dans le capitalisme. La parabole du fils de l'homme pauvre de la *Théorie des Sentiments Moraux* (Smith 1759 : 253-5), met en relief la déception qu'entraîne la jouissance toujours différée : le désir de richesse peut devenir désir de dupe lorsqu'il est excessif, c'est-à-dire sans limite. En encourageant un tel désir, le capitalisme produit une rationalité circulaire où la finalité, à force d'être renvoyée à un futur qui, tel l'horizon, s'éloigne à mesure qu'on s'en approche, disparaît⁵.

La pensée classique est donc marquée par l'ambivalence : elle construit un agent dont la survie est menacée par la rareté des ressources, dévoré par l'inquiétude de la survie, dont la vie est entièrement prisonnière de l'économie entendue comme moyen d'assurer sa subsistance. Elle découvre l'accumulation de capital comme moyen d'échapper à cette prison de la nécessité. Mais le moyen menace à son tour de devenir la finalité de l'activité, en lieu et place de sa finalité dernière. Le désir d'améliorer la condition économique future fait renoncer à toute amélioration présente, l'envahissement par l'économie réapparaît, renversant toute rationalité.

1.4 Réduire le temps de travail : nécessité et liberté chez Marx

Le troisième usage d'une productivité accrue est, ou plutôt serait, la diminution du temps employé à la production des richesses qui satisfont les besoins. Cet usage n'est pas étudié par les classiques. C'est en revanche celui que Marx appelle de ses vœux dans la conclusion du livre III du *Capital* : « l'épanouissement de la puissance humaine, le véritable règne de la liberté » commence au-delà de l'empire de la nécessité, quoique celui-ci subsiste toujours. La réduction de la journée de travail est la condition fondamentale de cette libération » (Marx 1893 : 1487). L'économie que dessine Marx, à la différence de l'économie capitaliste, ne s'enferme pas dans l'alternative entre l'accroissement des biens pour en jouir dans le présent et l'accumulation du capital en vue d'une jouissance future. Quoique les besoins s'accroissent, la puissance productive s'accroît davantage encore, de sorte que l'empire de la nécessité – la vie économique – se réduit. Le développement économique, loin d'envahir nos vies, permet au contraire de consacrer du temps aux activités qui, quoiqu'elles exigent des ressources, n'ont pas pour finalité l'économie.

Marx toutefois n'indique pas les raisons qui gouvernent les choix, individuels ou collectifs, des agents économiques, entre les trois usages de l'accroissement de la productivité. Pourquoi les agents ou les sociétés choisiraient-ils diminuer le temps consacré à la satisfaction des besoins au lieu d'accroître la consommation, présente ou future ? Le tournant marginaliste de la pensée économique présente ici l'intérêt de construire un agent qui choisit entre ces différents usages, selon

⁵ Voir par exemple Biziou (2005), Walraevens (2018).

un principe de choix résumé dans la notion de préférence. C'est ce principe, et ses conséquences sur la place de l'économie dans la vie humaine, qu'il s'agit maintenant d'étudier.

2 Rareté et finalité dans la pensée néo-classique : des choix conformes aux préférences individuelles

Lionel Robbins, dans *l'Essai sur la nature et la signification de la science économique* paru en 1932, expose la notion néo-classique de rareté des ressources, beaucoup plus large que la notion classique. Le choix économique consiste à allouer au mieux les ressources rares en vue de satisfaire des finalités que chaque agent est supposé libre de définir, et dont la compréhension et la discussion échappent à l'économiste.

2.1 Rareté et économie chez Robbins

La rareté dans la pensée néo-classique est omniprésente mais sa définition diffère de la définition classique. La richesse en effet y est indépendante du caractère matériel ou immatériel, marchand ou non marchand, des biens. La rareté des économistes classiques portait d'abord sur les ressources nécessaires à la vie. Les ressources consistaient d'abord en blé, puis en vin, en meubles, pour inclure tous les biens de consommation et jusqu'aux biens de production. La rareté néoclassique concerne indifféremment toutes les formes de richesse : les biens de consommation et de production certes, mais aussi tout ce dont on peut, directement ou indirectement, tirer satisfaction : le temps, dont on peut jouir comme temps de loisir ou faire usage dans le travail, le bonheur d'autrui lorsque le bonheur de l'agent en dépend. Une situation sans rareté est certes concevable, lorsque les ressources sont si abondantes, relativement à tous les usages que l'on peut désirer en faire, qu'il n'est plus besoin de choisir entre ces usages. On est dans une situation hors choix, et donc hors économie. Mais les conditions de notre vie rendent une telle situation impossible :

« Nous voici donc, créatures sensibles, avec des faisceaux de désirs et d'aspirations, des masses de tendances instinctives nous poussant toutes par des voies différentes à l'action. Mais le temps dans lequel ces tendances peuvent être exprimées est limité. Le monde extérieur n'offre pas de pleines occasions de les réaliser complètement. La vie est brève. La nature est avare. Nos semblables ont d'autres objectifs que nous. Et pourtant nous pouvons employer nos existences à faire différentes choses, utiliser nos moyens et les services des autres à atteindre différents objectifs » (1932 : 27).

Une situation sans rareté serait paradisiaque et la vie humaine n'est pas une vie céleste : « Nous avons été chassés du Paradis. Nous n'avons ni la vie éternelle, ni des moyens illimités de nous contenter. Quoi que nous fassions, si nous choisissons une chose, nous devons *renoncer* à d'autres que, dans des circonstances différentes, nous aurions voulu ne pas avoir abandonnées. La

rareté des moyens de satisfaire des fins d'importance variable est une condition à peu près générale du comportement humain » (29).

La rareté omniprésente impose donc un choix, choix nécessaire et qui doit être économique c'est-à-dire rationnel : « L'Économie est la science qui étudie le comportement humain en tant que relation entre les fins et les moyens rares à usages alternatifs » (30). Elle vise à utiliser au mieux les moyens pour atteindre les fins. La rationalité s'exerce dans la relation entre les moyens et les fins. Elle est muette sur les fins de l'agent.

2.2 Des finalités déterminées hors de l'économie

Les finalités des agents économiques que décrit Robbins peuvent en effet être très éloignées de ce que l'on nomme dans le langage courant des finalités économiques : « nos sujets économiques peuvent être de purs égoïstes, de purs altruistes, de purs ascètes, de purs sensuels, ou – plus probablement encore – des faisceaux mêlés de toutes ces impulsions » (97). L'économie néo-classique n'étudie pas l'origine de ces finalités et ne prononce à leur propos aucun jugement de valeur ; elle les considère comme des données. Elle dit donc peu de chose des résultats des choix. On choisit de produire et de consommer très peu lorsqu'on accorde une grande préférence au temps libre par rapport à la consommation. On choisit d'accumuler du capital, au lieu de consommer ou de jouir d'un loisir, lorsqu'on préfère la consommation future à la consommation présente – consommation de biens comme de temps. Une communauté d'ascètes qui « proscri[t] les plaisirs des sens » (38) choisit non les mêmes biens, mais selon les mêmes principes, qu'une communauté de sybarites « aux plaisirs grossiers et sensuels » (37). Tous ces choix sont également économiques et rationnels s'ils sont conformes aux préférences des agents.

L'absence de distinction entre les finalités poursuivies par les agents, individuellement ou collectivement, appelle trois remarques.

Premièrement, dans une telle représentation de l'économie, la consommation est omniprésente. Chaque choix est un choix de consommation. Le terme désigne toutefois des choses aussi diverses que la consommation de blé, un temps de prière, de sommeil, ou le bonheur d'autrui – que l'on consomme en ce sens que l'on en tire un plaisir. La consommation ne s'entend pas ici dans sa signification ordinaire. L'envahissement de la vie par la consommation ne signifie en aucun cas que le temps soit dévoré par les activités de production et de consommation des richesses matérielles.

Deuxièmement, on ne peut affirmer que la production est omniprésente, puisque les diverses fins poursuivies, parmi lesquelles la prière pour les ascètes ou le sommeil pour les sybarites, peuvent n'exiger aucune production matérielle. La finalité dernière toutefois se conçoit à la manière d'une production. Toutes les fins (la prière ou les bonnes œuvres, les orgies ou le sommeil) convergent en une fin unique: « porter la satisfaction (l'utilité) au maximum » et les diverses « fins doivent être

considérées comme très prochaines de l'accomplissement de cette fin ultime » (29). La fin ultime, l'utilité, s'exprime comme une fonction mathématique semblable à une fonction de production. De même que la production utilise du travail, des matières premières et des outils, afin de produire une quantité de bien, l'individu rationnel « utilise » de la prière, des œuvres pour les pauvres ou du sommeil et des orgies, afin de produire une satisfaction. L'économiste appréhende cette satisfaction finale comme une quantité qu'il veut maximiser. La production en tant que telle n'est pas omniprésente mais toutes choses et, en particulier, la fin dernière visée par les agents, se conçoivent de manière productive⁶.

Troisièmement enfin, l'économie ici ne saurait engendrer de confusion des moyens et des fins car « il n'y a pas de fins économiques. Il n'y a que des façons économiques et non économiques d'atteindre des fins données. Nous ne pouvons pas dire que la poursuite de fins données est non économique parce que les fins sont non économiques; nous pouvons dire seulement : elle est non économique si les fins sont poursuivies avec une dépense inutile de moyens » (141). Refuser l'économie serait accepter l'irrationalité, le gaspillage : travailler, pour qui préfère flâner, gaspille une ressource rare – le temps – comme flâner pour qui préfère consommer le produit de son travail gaspille la même ressource, qui serait mieux employée à produire les biens qu'il désire. L'économie, ici identifiée au choix rationnel, loin d'envahir la vie des agents, repousse au contraire l'envahissement de la vie par la contrainte économique, non grâce à l'accroissement de la productivité comme chez les classiques, mais grâce au calcul rationnel qui conduit les agents à choisir conformément aux finalités qu'ils ont eux-mêmes définies.

2.3 Rareté, prix et marché

Peut-on alors affirmer que l'économie envahit la vie non par les activités de production et de consommation mais par l'échange et le marché ? Pas davantage. L'économie ici se définit hors du marché, lequel n'apparaît qu'au terme d'un raisonnement en deux temps.

Le premier temps est celui de la caractérisation du choix à l'échelle non plus d'un individu mais d'une communauté ou d'une collectivité. La communauté rencontre un problème économique ignoré de l'individu isolé. Ce problème consiste à passer d'un choix individuellement rationnel à un choix collectivement rationnel, d'un maximum de satisfaction défini pour chaque agent à un maximum de satisfaction défini collectivement. Ce maximum collectif est appréhendé par la notion d'*optimum* de Pareto. De même que la rationalité individuelle évite le gaspillage par un agent des ressources qu'il possède, la rationalité collective exprimée par l'*optimum* de Pareto évite le gaspillage social. Une situation est en effet optimale au sens de Pareto s'il est impossible d'améliorer la

⁶ Le temps est ici appréhendé comme une quantité abstraite, qui peut indifféremment être temps de travail ou de loisir, sans différence qualitative entre ces différents temps. De cette quantité, l'économiste dit seulement que, puisqu'elle est rare, elle ne doit pas être gaspillée. Ni le sommeil ni la prière ne gaspillent le temps s'ils accroissent la satisfaction.

situation d'aucun agent sans détériorer celle d'au moins un autre. Une situation sous-optimale est donc telle qu'il est possible d'améliorer la situation d'au moins un agent sans détériorer celle de quiconque. C'est, de manière évidente, un gaspillage social regrettable⁷.

Soulignons ici que l'*optimum* de Pareto se définit indépendamment de toute référence au marché, à l'échange et aux prix. Il suffit, pour déterminer l'ensemble des *optima*, de connaître les ressources globales de la communauté et les fins des individus qui la composent. Loin d'être omniprésent, le marché n'est pas même présent dans la définition de l'*optimum*. Il apparaît à l'issue du second temps de l'analyse, celui de la recherche des conditions sociales qui réalisent l'optimum social. C'est ici que la théorie économique néo-classique énonce une bonne nouvelle semblable à celle de l'économie classique : l'échange marchand aux prix concurrentiels permet, dans des conditions identifiées, d'atteindre un *optimum* et donc de réaliser collectivement ce que l'agent économique rationnel, le Robinson Crusoe des économistes, réalise seul. Le marché alloue au mieux, c'est-à-dire sans gaspillage, les ressources d'une économie, afin de permettre aux agents de réaliser autant que possible dans les contraintes 'naturelles' – c'est-à-dire relatives aux ressources initiales globales et aux techniques de production disponibles – leurs fins, elles-mêmes extra-économiques. Voir dans l'économie, et en particulier l'économie de marché, un obstacle à la vie heureuse, est alors une contradiction, puisque que l'économie rationnelle servie par la coordination marchande vise à satisfaire les finalités des agents, qui convergent vers un désir de bonheur.

Les échanges et les prix ne sont donc nullement essentiels à la définition de la rationalité économique. Le choix en fonction des prix est superflu pour Robinson Crusoe, le recours au marché impossible. Le seul désir de ne pas gaspiller ses ressources suffit à être un bon agent économique, qui poursuit intelligemment son désir de vie heureuse. En revanche, la rationalité marchande, exprimée par des offres et demandes sur le marché en fonction des prix, permet de coordonner les décisions rationnellement lorsque l'information est dispersée. Cette information porte d'une part sur les ressources globales de l'économie, d'autre part sur les finalités de chaque agent, c'est-à-dire sa conception de la vie heureuse et les moyens qui lui permettent de la réaliser. Les prix résumant et font circuler ces informations auxquelles aucun agent n'a accès dans leur totalité. Refuser la coordination des décisions économiques serait alors risquer inutilement l'irrationalité et, en définitive, enfermerait les agents dans des contraintes économiques qui ne sont pas imposées par la nature.

Nous avons pourtant l'intuition que le marché et le développement économique mènent à l'inverse de ce à quoi ils sont supposés conduire. Au lieu de mettre à distance la contrainte économique, ils en font l'élément qui envahit les vies. Au lieu d'émanciper les agents de l'économie,

⁷ Il est donc difficilement défendable de ne pas souhaiter la réalisation d'une situation optimale au sens de Pareto. En revanche, l'existence d'un infini d'*optima* de Pareto laisse ouverte la question de savoir lequel choisir. Pour une discussion de cette question, voir Pignol (2017).

ils en font les esclaves. Si la théorie néo-classique exposée par Robbins ne saurait nous l'expliquer, elle permet pourtant de porter l'attention sur l'essentiel : les agents, qui souffrent de l'économie et observent impuissants le gouffre qui se creuse entre leurs finalités et les moyens de les réaliser. Au regard des approches classiques et marxistes qui négligent le principe de choix des agents, l'économie néo-classique énonce un tel principe à travers la notion de préférence, qui classe les différentes finalités des individus et les ordonne au regard d'une finalité dernière nommée 'satisfaction' ou 'utilité'.

2.4 Classer les fins : préférences et méta-préférences

Si l'économie est pour Robbins une « science qui étudie le comportement humain » (30), elle ne dit rien que sur la « relation entre les fins et les moyens » (30). Elle est muette sur les fins mais suppose que chacun connaît les finalités qu'il poursuit et sait les ordonner selon une relation de préférence. Ce classement, qui précède l'économie, ne saurait faire l'objet d'aucune science : « Il n'y a rien dans l'économie qui nous délivre de l'obligation de choisir. Il n'y a rien dans aucune sorte de science qui puisse trancher le problème ultime de la préférence. Mais, pour être complètement rationnels, nous devons savoir ce que nous préférons. Nous devons être instruits des implications des alternatives. Car la rationalité du choix n'est rien de plus, rien de moins que le choix effectué en pleine connaissance des alternatives rejetées » (147). L'économiste ne juge pas les fins et exige seulement que les individus en soient, eux, parfaitement conscients et informés.

A l'inverse, Rousseau comme des économistes critiques de la pensée néo-classique – parmi lesquels Thorstein Veblen – défendent l'idée selon laquelle le développement de la production et du marché affecte les fins des agents. Les préférences ne sont pas données mais construites, conditionnées par les systèmes économiques dans lesquels vivent les agents. Le propos semble évident : l'utilité, subjective, que l'on peut attribuer à certains objets, entendue au sens le plus large (les orgies ou le loisir procurant aussi de l'utilité), dépend d'un contexte historique et géographique, de la position de l'agent dans la hiérarchie sociale ou de son histoire personnelle. Cette idée disqualifie-t-elle l'argument de Robbins ? Suffit-il de constater que les préférences évoluent sous l'effet du développement économique pour contredire Robbins et s'écarter de ses conclusions ? Pas nécessairement. Il faut, pour récuser Robbins, disposer d'un critère par lequel on peut apprécier l'évolution des préférences.

Or Rousseau diffère de Robbins moins en faisant apparaître une genèse et une transformation historique des préférences, qu'en énonçant un jugement sur leur évolution. Il ne lui suffit pas de dire que les préférences évoluent d'un goût pour l'indolence qui caractérise le Caraïbe à un goût pour la richesse matérielle au prix d'un travail sans relâche : « Quel spectacle pour un Caraïbe que les travaux pénibles et enviés d'un ministre européen ! Combien de morts cruelles ne préférerait pas cet indolent sauvage à l'horreur d'une pareille vie qui souvent n'est pas même

adoucie par le plaisir de bien faire ? » (1755 : 192). Il lui faut surtout ajouter que cette évolution est malheureuse parce qu'elle rend les hommes esclaves de leurs besoins nouveaux. Robbins accorderait volontiers à Rousseau que l'économie, en tant que mode d'organisation des activités économiques qui se développe historiquement, modifie les finalités des individus. Il s'interdirait en revanche de prononcer un jugement sur les effets de cette modification sur le bonheur de chacun. Rousseau à l'inverse affirme que cette modification a pour conséquence de rendre les agents démunis, malheureux, envieux et sans pitié, et de construire une société dans laquelle « une poignée de gens regorge de superfluités, tandis que la multitude affamée manque du nécessaire » (1755 : 194).

Or ce jugement chez Rousseau qui n'est pas prononcé à partir d'une instance extérieure à l'agent, mais à partir du point de vue que l'agent énoncerait lui-même dans un état hypothétique qui le placerait hors de la dénaturation qu'a produite l'économie marchande. L'agent dénaturé de l'économie marchande se trouve écartelé entre son intérêt véritable – l'amour de soi – et un intérêt fictif – l'amour-propre⁸, produit de la socialisation marchande. L'amour-propre entraîne l'agent à agir à l'encontre de son intérêt primordial qu'est l'amour de soi. l'intérêt de l'agent, clivé et dénaturé par les échanges économiques, n'est plus susceptible d'une représentation unifiée et cohérente comme chez Robbins pour qui les diverses fins poursuivies par un individu souverain s'ordonnent pour produire une finalité ultime nommée utilité.

Rousseau pourtant n'oppose pas aux agents dupés par leur amour-propre des agents extérieurs qui seraient meilleurs juges de ces intérêts. L'idée selon laquelle chacun est le meilleur juge de son propre intérêt, idée essentielle du libéralisme économique, n'est pas contredite chez Rousseau par la thèse inverse, selon laquelle d'autres que l'agent seraient meilleurs juges de son propre intérêt. C'est la connaissance véritable de soi que Rousseau oppose à l'intérêt dénaturé qui seul affleure à la conscience des individus marchands.

L'analyse néo-classique, fondée sur l'hypothèse d'un individu clairvoyant sur ses propres désirs, est-elle réfractaire à une telle analyse ? Pas nécessairement. C'est ici que l'on peut mobiliser le concept de méta-préférences avancé par Harry Frankfurt (1971) en philosophie, puis mobilisé en économie par Albert Hirschman (1984), Amartya Sen (1997) et David George (1984, 1993, 1998). Les méta-préférences, ou méta-classements, enrichissent la structure qui détermine et surtout évalue les choix de l'agent. Alors que la théorie du choix rationnel attribue à l'agent un seul classement, l'approche des méta-préférences distingue deux principes de classements. Le premier, conforme à la théorie du choix rationnel, exprime les préférences du consommateur entre les objets offerts à sa convoitise. Le second définit la manière dont le même agent classe les différents classements de

⁸ L'amour-propre ne se réduit pas toutefois à sa dimension catastrophique et peut prendre la forme de la sensibilité active. Pour une présentation de l'usage en économie de l'opposition entre amour de soi et amour-propre, voir Pignol (2018). Pour une discussion des variantes de l'amour-propre, voir Charrak (2013 : 29-54)

première catégorie. Ainsi l'agent peut-il désirer s'enivrer (ce dont rend compte un premier classement qui exprime le jugement de l'agent sur les biens et détermine ses choix) tout en désirant n'avoir pas le désir de s'enivrer (ce dont rend compte un second classement qui exprime le jugement de l'agent sur ses propres goûts et peut éventuellement déterminer l'évolution de ses goûts). Le choix libre et rationnel de s'enivrer, conforme aux préférences, contredit le méta-classement de l'agent, qui concevra du regret de son choix.

Les méta-préférences posent ainsi la question de savoir si les agents choisissent effectivement ce qui les satisfait le mieux. Si l'on suit Rousseau, les agents marchands, dont les préférences sont dénaturées, préféreraient avoir des préférences plus proches de leurs préférences originelles. Rousseau et les théoriciens des méta-préférences ont en commun d'émettre un jugement sur les préférences des agents qui ne vient pas de l'extérieur : ce sont les agents eux-mêmes qui jugent – ou pourraient juger – de leurs préférences, et conviennent – ou pourraient convenir – qu'elles évoluent en un sens qui nuit à leur bonheur, qui les rend esclaves de l'économie au lieu de les en libérer.

Cette analyse soulève certes plusieurs objections. La première est la stabilité supposée des méta-préférences, au regard de préférences instables, sujettes aux influences de l'environnement de l'agent. La seconde concerne la connaissance qu'ont les agents de leurs propres méta-préférences. Comment connaissons-nous ce que nous souhaiterions désirer ? Comment pourrions-nous être sûrs que ces méta-préférences en sont pas elles aussi dénaturées par l'environnement social ? Les méta-préférences sont adossées à une norme par laquelle on juge mais de laquelle on ne peut juger. Cette donnée est supposée invariante et connue des agents. L'hypothèse inverse que l'on pourrait formuler serait celle d'une opacité du désir de l'agent, d'une méconnaissance par l'agent non de ce qu'il désire mais de ce qu'il désire désirer, et d'une possible réappropriation par l'agent de son désir propre. C'est ce à quoi invite la philosophie économique de Rousseau.

Conclusion

Libérer les agents de la contrainte économique grâce au progrès de la productivité et à l'allocation efficace des ressources, telle était la promesse de la pensée économique. Plus encore, ses grands auteurs ne méconnaissent pas les dangers que portent le désir d'accroître les richesses et le développement de la socialisation marchande. Ils esquissent des explications à la frustration croissante produite par le développement économique lui-même. L'accumulation du capital au détriment de la jouissance présente chez les classiques et Marx, la transformation des préférences appréhendée à travers la notion de méta-préférence chez les héritiers critiques de la pensée néo-classique, sont deux motifs essentiels de la réduction des formes de vie et de leur asservissement à l'économie.

Bibliographie

- Biziou M. (2005) « Le désir de richesse selon Adam Smith » in : *Les cahiers philosophiques*, n°104, Paris, p.49-69.
- Charrak A. (2013), *Rousseau. De l'empirisme à l'expérience*, Vrin, Paris,
- Diatkine D. & Walraevens B. (2018) “From Vanity to the Love of Systems, from Luxury to the Accumulation of Capital, from the Gaze of Others to the Endless Process”. In: *The Individual and the Other in Economic Thought*, R.Ege & E.Igersheim (eds), Routledge, p.11-25.
- Frankfurt H. G. (1971) “Freedom of the Will and the Concept of a Person”, *The Journal of Philosophy*, Vol. 68, n°1, Jan. 14, p.5-20.
- George D. (1984) “Meta-Preferences: Reconsidering Contemporary Notions of Free Choice”, *International Journal of Social Economics*, Vol. 11, n°3, p.92-107.
- George D. (1993) “Does the Market Create Preferred Preferences ?”, *Review of Social Economy*, Vol. 51, n°3, p.323-346.
- George D. (1998) “Coping Rationally with Unpreferred Preferences”, *Eastern Economic Journal*, Vol. 24, n°2, p.181-194.
- Haber S. (2008) « L'aliénation comme dépossession des besoins vitaux. Entretien », *Mouvements*, Vol. 54, n° 2, pp. 41-53.
- Hirschman A.O. (1984) “Against Parsimony : Three Easy Ways of Complicating Some Categories of Economic Discourse “, *Psychological and Sociological Foundations*, Vol. 74, n°2, p.11-28.
- Marouby C. (2004) *L'économie de la nature. Essai sur Adam Smith et l'anthropologie de la croissance*, Le Seuil, Paris.
- Marouby C. (2005) « Pour une économie de la sympathie. Propos sur la double anthropologie d'Adam Smith », *Finance & Bien Commun*, n° 22, pp.18-24.
- Marx K. (1867, 1963) *Le Capital*, Livre I. In : *Œuvres. Économie I*, Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, Paris.
- Marx K. (1893, 1968) *Le Capital*, Livre III. In : *Œuvres, Économie II*, Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, Paris.
- Pignol C. (2017) *La théorie de l'équilibre général*, Presses Universitaires du Septentrion.
- Pignol C. (2018) « Une critique de l'économie politique : Rousseau contre l'économie walrassienne ? », *Revue économique*, Vol. 69, n°1, p.139-58.

Ricardo D. (1815, 1992) *Des principes de l'économie politique et de l'impôt*, Garnier-Flammarion, Paris.

Robbins L. (1932, 1947) *Essai sur la nature et la signification de la science économique*, Médicis, Paris

Rousseau J.-J. (1755, 1964) *Discours sur l'origine de l'inégalité parmi les hommes*. In : *Œuvres complètes*, vol. III, Gallimard, Paris.

Rousseau J.-J. (1964) *Fragments politiques*. In : *Œuvres complètes*, vol. III, Gallimard, Paris.

Smith A. (1766, 1982) *Lectures on Jurisprudence*. In: *The Glasgow Edition of the Works and Correspondence of Adam Smith*, Meek R.L., Raphael D.D. and Stein P.G. (eds), vol.V, Liberty Fund, Oxford University Press.

Smith A. (1759, 1999) *Théorie des sentiments moraux*, Coll. 'Léviathan', Presses Universitaires de France, Paris.

Smith A. (1776, 1991) *La Richesse des Nations*, vol 1, Garnier-Flammarion, Paris.

Torrens R. (1815) *An Essay on the External Corn Trade*, Hatchard, London.

Veblen T. (1899, 1970) *Théorie de la classe de loisir*, Gallimard, Paris.